

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

L'Ami de la Religion, de Québec, reproduit d'un journal français l'article ci-dessous. Comme l'incrédulité, en Canada, semble vouloir marcher décidément sur les traces de l'incrédulité européenne, nous devons offrir à nos lecteurs un contre-poison, par la lecture d'écrits où sont signalés ses moyens criminels.

La politique de l'Eglise.

[1er article.]

Rien de plus fréquent que d'entendre attaquer l'ambition de l'Eglise. Depuis que la foi a diminué dans beaucoup d'âmes, qu'elle s'est éclipcée en beaucoup d'autres, on prend ombre de sa puissance, on s'offense de ses plaintes, on s'arrête de ses réclamations. Il y a quinze siècles, la puissance civile se trouvait en présence du double fleau qui nous menace, de l'idolâtrie et de la barbarie, de la dépravation de mœurs et de l'invasion des sauvages. Elle était impuissante à soutenir un monde qui succombait sous le poids de ses vices et à repousser les peuples du Nord qui venaient lui porter le dernier coup, creuser son tombeau, et le couvrir avec les ruines de ses palais. Un empereur jouta la Providence éclaira l'esprit, ouvrit le cœur et dirigea la politique, appela l'Eglise à son secours; l'Eglise lui prêta son appui et le monde fut sauvé. L'Eglise vainquit l'idolâtrie et civilisa les Barbares. C'était un grand service rendu à l'humanité; l'humanité lui reconnaissante. Les rois et les peuples se plurent à honorer, à rendre puissante son bienfaitrice. Ils comprenaient sa mission, ils en avaient, par la foi, une idée aussi précise qu'elle était sublime. Charlemagne, le Barbare, civilisateur des Romains et des Barbares, s'éclairait des lumières des évêques, enrichissait l'Eglise de ses dons et lui prêtait son pouvoir. Lui donner de l'empire et de la considération, c'était sa politique; c'était aussi celle de ses sujets; et, si on en croit l'histoire, cette politique n'eût pas de mauvais résultats sous son règne ni pendant toute la durée de son âge.

raient ne pas retrancher une syllabe du Credo. L'Eglise ne veut pas être asservie comme en Angleterre, comme en Prusse, comme en Russie; elle est elle-même ambitieuse, elle est elle-même puissante, elle est elle-même le pouvoir. Sa politique, c'est de régner. La politique de l'Eglise la connaît-elle? ont-ils examiné les raisons, en ont-ils compris le but? Ces accusations ne sont point nouvelles; les Juifs les portaient contre le Sauveur, et pour obtenir sa mort, il disait à Pilate que s'il ne le crucifiait pas, il n'était pas ami de César. Voyons cependant les motifs de cette politique, ils sont assez graves pour faire imiter son sur qui osent les méditer avec toute l'attention qu'ils méritent.

Le problème de la destinée humaine a été agité par tous les philosophes. L'homme trouve autour de lui un grand nombre d'objets d'étude, le ciel et la terre sont soumis à ses investigations. Sa raison, créée pour connaître, se sent pressée d'un vif intérêt en présence du magnifique spectacle de l'univers; mais ce qui l'intéresse surtout, c'est lui-même. D'où viens-je? que suis-je? où vais-je? Telles sont les questions qu'il se pose nécessairement. L'intelligence la moins éteinte, la plus forte, entend la conscience murmurer ces mots et réclame impérieusement une solution. Qu'ont répondu les philosophes à l'humanité impatiente et malheureuse? es choses les plus contradictoires souvent les plus absurdes. Les uns lui ont dit: Tu vas au néant; les autres: Tu vas dans un avenir incertain, jouir du présent; d'autres encore: Tu vas disparaître dans Dieu. Ces réponses, acceptées ou repoussées, ont également laissé l'humanité dans l'incertitude, dans l'agitation et dans le désespoir. Certains remèdes guérissent seuls certaines maladies. Jusqu'à ce que vous les ayez fait prendre au malade, il éprouve peu de soulagement, le mal et les douleurs persévèrent. Ce n'est qu'après qu'ils ont été administrés et que l'effet s'est produit, que la santé revient avec le bien-être qui l'accompagne.

de l'Eglise; elle veut envahir toutes les naissances, toutes les tribulations, toutes les larmes; les malades, les infirmes, les vieillards, les pauvres femmes, les pauvres enfants et les pauvres vieillards de la pensée. La philosophie voulait éloigner de ce domaine de la douleur, sans y pénétrer elle-même, traverser jalouses, par ses perceptions administratives. Mais l'Eglise sait que le Calvaire lui appartient, elle y monte, c'est sa politique. Elle a appris, non par des spéculations, des conjectures, des raisonnements, mais par une histoire fondée sur le témoignage d'hommes vertueux qui l'ont vue elle-même, ce que c'est le terme de la vie; c'est un bonheur ou un malheur éternel. Elle a appris que ce qui importe réellement à l'homme ici-bas, ce n'est ni la fortune, ni le rang, ni la science, mais son salut, elle en a le ministère. Rien au monde de plus grave, de plus sacré, nulle mission plus importante et plus redoutable.

Les gouvernements humains sont chargés d'intérêts précieusement à la vie et la fortune des citoyens, la gloire et la prospérité du pays leur sont confiés. Ce sont des objets qui demandent toute leur vigilance, toute leur sollicitude et tout leur dévouement. Un gouvernement qui permettrait le vol, l'assassinat, l'invasion du territoire, la chute du commerce et de l'industrie, la ruine de l'Etat, serait un gouvernement criminel, indigne de la haute magistrature dont il est investi. Cependant la vie matérielle, la fortune, la gloire et la patrie, n'ont pour chaque homme qu'une durée éphémère s'éclaircissant avec le dernier jour de son existence. Les intérêts dont l'Eglise s'occupe ont une autre valeur et une autre durée! Le temps ne les mesure pas, le tombeau ne les limite pas, la vie qu'elle doit protéger est sans fin, les biens qu'elle doit défendre sont impérissables, la gloire qu'elle doit conserver pure est infinie. Elle est aussi un gouvernement, elle a aussi son territoire et ses citoyens. Son territoire c'est sa foi, ses citoyens sont ceux qui sont nés d'elle par les eaux de baptême, et dont elle a inscrit sur ses registres. Comme la patrie, elle doit gémir sur la parjure des transfuges; comme elle, elle doit défendre son territoire, conserver les et la vie de ses citoyens; elle doit pour cela, s'il le faut, répandre son sang et n'épargner aucun sacrifice.

Que! état ont jeté sur elle, à travers les siècles, les apôtres, les évêques, les docteurs, les martyrs et ces assemblées glorieuses où la science brillait à côté de la vertu qu'on appelle Concile! La politique de l'Eglise est en vérité bien ancienne; elle a dix-huit cents ans. Bien persévérante et bien vivace, puisqu'elle existe encore. Journal Français.

CORRESPONDANCE.

La correspondance ci-dessous nous fut remise trop tard pour trouver place dans notre dernière feuille. Elle confirme parfaitement la justice de nos propres observations sur les productions des autres journaux qui ont pour but de chercher à influencer le peuple Canadien.

M. LE REDACTEUR,

C'est une vérité reconnue de tout le monde que, dans tous les temps, les grands hommes ont aimé et respecté la religion et ses ministres; tels ont été Constantin, Théodose, Charlemagne, Alfred-le-Grand, St. Louis, Henri IV, et plus récemment Leibnitz, Newton, Descartes, Kepler, et de nos jours, Bonald, DeMaistre, DeMontalembert, Newman, et une infinité d'autres dont il serait trop long de donner la liste. D'autre part, c'est un fait avoué de tous les hommes de bonne foi que cette même religion n'a eu pour ennemis, ainsi que ses ministres, que des hommes qui se sont rendus honnêtement célèbres par leurs crimes et leur impiété. J. C. notre divin maître l'avait prédit à ses apôtres: s'ils vous haïssent, leur avait-il dit, sachez-vous qu'ils m'ont haï le premier. En effet, pour peu que l'on ait quelque connaissance de l'histoire, que l'on examine ce qui se passe autour de soi, on verra toujours la religion et ses ministres en but au mépris, aux persécutions des libertins. Ouvrez l'histoire, remontez au commencement du christianisme. Quels sont ses persécuteurs? Des hommes infâmes, tels qu'un Néron, un Domitien, un Galère, un Maximin Héraclé, un Dioclétien et autres monstres semblables, objets d'horreur pour les peuples eux-mêmes. Puis vient ce Julien surnommé l'Apostat, le père et le modèle de tous les apostats et de tous les hommes irréligieux qui sont venus par la suite. Chaque siècle a fourni sa part de mauvais génies qui n'ont cessé de semer l'ivraie dans le champ du père de famille, qui ont blasphémé ce que leurs mauvaises passions leur faisaient haïr. Dans tous les temps, on a vu des hommes altérer une prétendue force d'esprit, toujours proportionnée à la faiblesse de leur courage, contre des penchants dépravés; on a vu des intrigants flatter toutes les passions de la multitude, et sous le masque du zèle pour le bien et la correction des abus, tromper la bonne foi des simples, pour les engager dans leur révolte contre la religion et ses ministres. Dites-vous, nous dit l'Oracle divin, «dites-vous de ceux qui viennent à vous sous la peau de la brebis et qui sont des loups ravissants.» Tels furent dans ces derniers siècles les pré-mâles réformateurs, qui par leur doctrine empoisonnée, infectèrent une grande partie de l'Europe. De cette source, qui ignore? sont sorties toutes ces doctrines impies qui sont la base du philopsisme. Le fameux

Voltaire alla s'inspirer en Angleterre auprès de ceux que les hérésies du 16<sup>siècle</sup> avaient déjà plongés dans l'incrédulité. C'est ce patriarcat de la philosophie moderne qui dans ses nombreux ouvrages a eu la patience d'entasser tout ce que l'impiété, dans tous les siècles les plus reculés, a proféré de blasphèmes, de calomnies, contre Dieu, son Eglise et les ministres de la religion. C'est l'arsenal où Diderot, d'Alembert, Condorcet, et autres disciples du grand maître allaient prendre les armes qu'ils employaient pour la destruction du bien. C'est là encore, il est bien pénible de le dire, que certains correspondants de l'Avenir ont chargé à mitraille pour tirer contre le clergé le soutien du peuple, les ordres religieux, les indulgences, l'ingénuité, le despotisme des prêtres sur le peuple de la campagne, sur le Pape, et les Cardinaux. Tout cet étalage d'érudition indigeste dont fait parade, entre autres, monsieur B., du comté de H., n'est autre chose que du recyclage des productions tant de fois ramassées de l'hérésie et de l'incrédulité. Et, c'est à propos d'avancement, de progrès, d'amélioration de la condition de leur pays, que des Canadiens se font un plaisir indigne de disséminer des écrits semblables qui ne peuvent qu'arracher la religion des cœurs, sans néanmoins produire le moindre bien social. L'exemple de l'Europe est là pour confirmer cet avis: les communistes et les socialistes, qui menacent de mort la société, doivent leur naissance à des écrits comme ceux de M. B. du comté de H.

De plus, si se trouve dans les productions de B. certaines lignes si sales et si odieuses, que c'est venant manquer de toute décence que de mettre cela sous les yeux des lecteurs. Il n'y a qu'une plume trempée dans l'ordure et la fange qui puisse tracer des détails aussi révoltants que ceux que nous a donnés B., dans sa dernière correspondance. Si le patriarcat de Feney vivait encore, avec quelle joie il embrasserait si dignes enfants! Courage! leur disait-il, mes bien aimés, vous êtes dignes de votre père! Bientôt vous partirez dans votre cœur autant et plus de l'ivraie que Satan n'en souffla dans le mien, et que j'ai expectorée pendant tant d'années contre l'infâme. Les prêtres, les ordres religieux, etc. etc. Maintenant que penser d'un journal dont les directeurs se chargent d'insérer de semblables productions? Ne peut-on pas dire hardiment que cette feuille met de côté tout sentiment d'honneur et de religion? Ne peut-on dire pas que ses rédacteurs veulent arracher les convictions religieuses du cœur du peuple, puisqu'ils ont écrit de tant de mépris ceux qui sont chargés de les incanter? Ne peut-on dire un nombre de prêtres usés et haïs, pour le journal l'Avenir, de sa faire ainsi comme le véhicule de toutes les impiétés, de toutes les injures grossières qu'il plaît à des démagogues enragés de vomir? Les voilà liés avec les sectes des sectaires les plus déchainés contre le catholicisme! En vérité, l'Avenir entend bien mal les intérêts de son pays en se déclarant contre tout ce qu'il y a de respectabilité, en admettant un linistement comme sans-jugement, les productions détestables que lui fournissent tous les jours, certains gens maladroits. En admettant de ces productions telles que celles de B. et autres, les éditeurs de l'Avenir ont fait connaître au public leur manque absolu de sympathie pour ce qui regarde le catholicisme, et il faut le dire, leur peu de délicatesse pour

FEUILLETON.

Un Missionnaire en Canada.

1612-1643.

Suite. Ces Sauvages firent fidèles à leur promesse. Ils firent même plus, et quelque basse-lettre leurs motifs, ils voulurent porter cette lettre à la petite garnison du Fort Richelieu. (1) Un Huron, naturalisé Iroquois, qui était de la bande, se chargea du message, et alla droit au Fort (Rel: -1612-13). Les soldats de la petite garnison en voyant s'avancer vers eux dans son canot, lui demandèrent qui il était, et quel était l'objet de sa démarche? J. suis, Iroquois, dit-il; je viens vous demander la paix, et vous apporter une lettre d'Onondessouk. (P. Jagues). On le laisse aller, et pour appuyer ses paroles, il jette à terre, selon l'usage, quelques peaux de castor. L'officier voulut le retenir en attendant la réponse du Gouverneur à qui il fallait envoyer la lettre. Le Sauvage pria alors les soldats de donner avis à ses compagnons par un coup de canon. A ce signal, on les vit aussitôt paraître sur le fleuve dans 3 ou 4 canots, et s'avancer vers le Fort à force d'avirons.

leur crièrent plusieurs fois de ne pas approcher. Ce fut en vain: ils arrivèrent, et ne devaient hésiter à les traiter en ennemis. Ils tirèrent donc sur eux un coup de canon. Ces Sauvages, surpris et effrayés d'une attaque aussi brusque, prirent la fuite précipitamment, et devinrent dès lors plus fuyants que jamais contre les Français comme non, le verrons bientôt. Quant au parlementaire, il n'osa jamais retourner chez les Iroquois, persuadé qu'ils l'auraient puni comme un traître. Voici la lettre qu'il apporta à M. De-Champlain, Gouverneur des Trois-Rivières. Elle était écrite partie en français, partie en Iroquois et partie en Sauvage, ce qui l'aurait rendu moins facile à comprendre, si elle n'était tombée dans des mains ennemies. Il est à regretter que cette missive littéraire, ne soit pas arrivée jusqu'à nous. Son originalité lui eût donné un nouveau degré d'intérêt. Nous copions le texte d'après la Relation de 1613-1644.

"Monsieur, "Voici la quatrième que j'écris depuis que je suis aux Iroquois. Le temps et le papier me manquent pour répéter ici ce que je vous ai déjà mandé tout au long. Costure et moi vivons encore. Henri (c'est un de ces deux jeunes hommes qui furent pris à Montréal) fut amené la veille de St. Jean. Il ne fut pas chargé de coups de bâton à l'entrée du village, comme nous; ni n'a point eu les doigts coupés, comme nous. Il vit et tous les Hurons amenés avec lui dans le pays. — Soyons sur vos gardes partout. — Tous

jours nouvelles troupes partent, et font se persuader que jusque dans l'autonne la rivière n'est sans ennemis. Il y a ici près de 300 arquebuses, 700 Iroquois. Ils sont adroits à les manier. Ils peuvent arriver aux Trois-Rivières par divers fleuves. Le fort Richelieu leur donne un peu plus de peine, mais ne les empêche pas tout à fait. Les Iroquois disent que si ceux qui ont pris et tués les Français à Montréal, fussent en vie, que vous avez fait en retirant le Sokoki, que vous avez livré des mains des Algonquins, ils n'eussent pas fait cela. Ils étaient partis au milieu de l'hiver et devant que la nouvelle en vint. N'importe, tout fraîchement il est parti une troupe, et l'homme de Mathurin le père Brochuif le connaît (bien) y est, et conduit la bande, comme à notre prise de l'an passé. Cette troupe désire et a dessein de prendre des Français aussi bien que des Algonquins. Que votre considération n'empêche de fuir ce qui est à la gloire de Dieu.

"Montréal. Les Hollandais nous ont voulu retirer; mais en vain. Ils tâchent de le faire encore à présent, mais ce sera encore, comme je crois, avec la même issue. Je me confie de plus en plus à demeurer ici, tant qu'il plaira à notre Seigneur, et ne m'en aller point, quand même l'occasion s'en présenterait. Ma présence console les Français, Hurons et Algonquins. J'ai baptisé plus de soixante personnes, plusieurs desquelles sont arrivées au ciel. C'est la seule consolation et la volonté de Dieu à laquelle les très-volontiers je conjoints la même.

Je-Belgique, de mettre en jeu tous les moyens pour délivrer la missionnaire.

Ce ne fut qu'après une dure captivité de 14 mois, qu'ils virent enfin leurs efforts couronnés de succès.

Le récit de cette évasion si curieuse par ses détails, et où se trouvent encore tant d'alarmes et de tourments, est dans une lettre que le serviteur de Dieu écrivit à ses Supérieurs du fond de la retraite, qu'on peut bien appeler la nouvelle prison où il fut forcé de se tenir quelques temps caché.

Avant de la publier, nous empruntions au P. Jagues lui-même quelques détails géographiques sur les lieux où il trouva un asyle protecteur. Nous les transcrivons sur un précieux autographe de ce Missionnaire, daté de 1644.

L'entrée de la Rivière que quelques uns appellent la Rivière Nassau ou la grande Rivière du Nord (1) est à 40° 30". Son canal est profond, et capable des plus gros navires qui montent à Manhattes Isle qui a 7 lieues de circuit, où est un fort qui devait servir de commencement à une ville, qui se devait fuir, et que l'on devait appeler *Nouveau Amsterdam*.

(1) La célèbre Rivière Hudson découverte en 1609, a porté encore d'autres noms. On l'appelle Rivière Anhalt, Grande Rivière (Journal de Robert Tuet. 1609).— Rivière de la Manhatte (Jean de Laet).— Rivière Maurice, en l'honneur du Prince d'Orange (Voyage de Deveries)— Cohatoca (Description de la Nouvelle Hollande, Vanderdonck 1633).— Le nom de Rivière Hudson lui était tout légitimement acquis, pour ne pas survivre à tous les autres, éternitaiser son premier voyageur Européen.

leurs lecteurs.—Ils se révoltent, après cela, contre la juste défense de lire leur journal. En vérité, y a-t-il moyen de ne pas s'élever avec force contre de semblables productions ? Quant à moi, je comprends difficilement que notre société catholique setienne en face d'un si triste dévergondage.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 29 JANVIER 1850.

Apologie de l'avenir.

Toute la presse catholique m'accuse d'impunité ; les familles honorées s'indignent contre moi ; le clergé me dénonce comme un ennemi de la religion ; et tout dernièrement les Melanges viennent de signaler le danger des doctrines et l'immoralité cynique d'un de nos correspondants ;—voilà bien du bruit, dit l'avenir.

Après tout que me reproche-t-on ? d'avoir des correspondants qui soutiennent dans les historiens protestants et impies pour en exalter toutes sortes d'erreurs, de calomnies et d'immoralités, sous le prétexte de prouver que le clergé veut dominer et s'enrichir,..... Eh ! bien, quel mal y a-t-il en cela ?—Est-ce donc qu'on ne peut pas dire la vérité ?—Est-ce donc qu'on ne peut pas dire la vérité ?

"Quelque fois ces opinions peuvent s'accorder avec les nôtres, quelquefois elles peuvent être entièrement contraires à nos idées, et c'est pourquoi nous avons inscrit en tête de la " Tribune " ces mots : " Liberté de penser. " (a)

Allons, voilà qui est clair ; sûrement on se contentera de cette apologie. Comment ! j'ai mis en tête de mon journal, " Liberté de penser " et je n'aurais pas le droit incontestable de dire moi-même, et [ quand j'aurai trop honte ] de faire dire par mes correspondants, de belles et bonnes calomnies à l'adresse du clergé qui me tourne le dos ! Et les Melanges viendront me chanter que je suis responsable de mal que peuvent faire ces dégoûtantes productions..... responsable !—Bah ! n'est-ce que cela ? Et bien, je réponds : " nous n'avons pas d'objection à accepter la responsabilité du bien ou du mal que peut produire la publication d'un écrit dans une feuille. " Que m'importe le bien ou le mal ? il s'agit bien de cela, en vérité !—mon métier, à moi, est de faire des dupes à tout prix ; est-ce ma faute s'il me faut pour y réussir, fausser les idées, et flatter les mauvaises passions ? ne voit-on pas que pour détruire l'influence du clergé, je suis forcément obligé de le faire encore plus noir que sa soutane ?—Je sais bien ce qu'en vaut l'air, mais je vis là dessus ; et je m'attire au moins les louanges des feuilles protestantes, sans parler du reste que je ne suis pas obligé de dire.

Les Melanges se sont avisés de mettre au grand jour l'impunité et l'immoralité de mon correspondant " B. " Mais ceci est intolérable !—Il est vrai que les Melanges ont " une suite de phrases extraites de la correspondance " qui prouvent, et au delà, qu'ils ont parfaitement raison ;—Ah ! attendez donc ; je ne m'embarrasse pas pour si peu, et je dis en bon philosophe que ces phrases sont " coupées et taillées à la façon des moines afin de mieux troubler les idées et les intentions du correspondant. " trouquer les intentions ! ce n'est pas même français, mais n'importe ; le public s'espère, vaudra bien se payer de cette raison péremptoire ; et ainsi, en dépit du clergé et de son organe, je pourrai continuer à insulter les Papes, les Evêques, les prêtres, les communautés, et à célébrer les merveilles de la liberté philosophique.

Enfin pour achever mon apologie, je parlerai de la fureur sacrée de notre religieux confrère des Melanges, et je dirai qu'en signifiant les sables impies de mon correspondant, il a voulu faire " un grand coup d'Etat monacal ".

[a] Tout ce qui est en lettres italiques est cité textuellement de l'avenir.

" Ce Fort qui est à la pointe de l'Isle, environné de 5 ou 6 lieues de Pembouchure, s'appelle le fort d'Amsterdam. (1) Il a 4 bastions réguliers, munis de plusieurs pièces d'artillerie. " " Il peut bien y avoir en cette Isle de Manhattan et aux environs, 4 à 5 cents hommes de différentes sectes et nations. " " La Rivière, qui est fort étroite et va régulièrement nord-est sud-est large pour le moins d'une lieue devant le Port. Les navires sont à l'ancre dans une baie qui fait l'autre côté de l'Isle et elles peuvent être défendues du fort. " " Il n'y a [a] d'excoice de religion que de la Calviniste et les ordres portent de n'admettre autre personne que calvinistes ; néanmoins cela ne se garde pas. " " Il y a bien 30 ans que les Hollandais vont en ces quartiers. L'an 1615 le fort fut commencé. Depuis environ 20 ans, on a commencé à l'habiter. " " Le climat y est fort doux, comme étant à 40° de deux tiers. " " Montant le long de la Rivière jusques aux 43e degré, vous trouvez la 2me habitation à laquelle le flux et reflux monte et ne passe pas plus avant. Les navires de 100 et six vingt y peuvent aborder. " " Il y a deux choses en cette habitation qu'on appelle Renselaerswich, comme qui dirait l'habitation de Renselaers, qui est un riche marchand d'Amsterdam. Premièrement un meschant petit fort, nommé le Fort d'Orange (2) basti de pieux avec 4 ou 5 pièces

—vraiment, le tour est bon !—je ris, rien que d'y penser ;—et les badauds qui vont me croire !.....

A la suite de cette apologie de l'avenir nous publions la lettre suivante d'un de nos abonnés litiques de la campagne. M. l'Editeur.

Je prends la liberté de vous prévenir que si jamais je rencontre sur aucun numéro de votre Journal des extraits semblables à ceux que je viens de voir à la note éditoriale du N° 36 je retire ma souscription.

D'aussi révoltantes sottises ne devraient jamais être tracées sur le papier, jamais être mises sous les yeux d'être raisonnables. —Jamais elles n'auraient dû trouver place dans les colonnes d'un journal qui se respecte. Les retracer c'est souiller sa plume et dégoûter ses lecteurs. —Pour moi je suis d'opinion qu'il faut vover au plus souverain mépris ces indignes et dégoûtantes communications, et laisser paisiblement se vautrer dans la fange de leur imagination immonde ces êtres dont le cœur est assez dépravé et l'esprit assez impur, pour publier de semblables horreurs.

UN ABONNE LITIQUE.

Nous pensons assurément comme votre abonné au sujet des révoltantes sottises et de l'imagination immonde des fournisseurs de la " Tribune " de l'avenir. Mais nous avons eu devoir nous faire violence pour insérer dans nos colonnes quelques unes de ces révoltantes sottises, afin de montrer combien l'avenir est moral et religieux, et donner en passant une preuve sans réplique du droit que nous avons de le taxer d'impunité et d'immoralité. Comme on vient de le voir, ce journal travaille à donner le change à ses lecteurs ; semblable à ces avocats qui désespèrent de justifier leur client convaincu de vol, se font cent de prouver qu'il n'a pas commis d'assassinat. L'avenir prétend que son correspondant " B " n'en veut qu'aux diables, et qu'à près tout il a appuyé sa thèse sur des traits d'histoire que les Melanges n'ont osé nier ou refuter !

Vraiment, l'avenir est d'une naïveté charmante ; les Melanges ne croient pas devoir s'abaisser à réfuter les platitudes révoltantes de maître " B "—donc, il a dit la vérité !—Qui ne voit que les traits d'histoire de " B " se réfèrent par eux-mêmes à l'avenir ignore-t-il l'histoire—qui n'a pas osé, ni le prouver ?—Si " B " dit la vérité, il s'agit tout simplement que la Hiérarchie catholique avec ses ordres religieux, loin d'être l'auteur de J. C. n'est que l'œuvre du prince des sorciers et des sorcières dont " B " parle avec tant de complaisance.

L'avenir a beau se pavaner sous son manteau philosophique, et faire chorus avec son ami protestant le Wilson pour décréter la Hiérarchie catholique et ses ordres religieux, nous croyons que les Melanges ont quelque chose de mieux à dire que de s'amuser à refuter toutes les impertinences que la " Liberté de penser " fait imprimer à la " Tribune du peuple. "

Il est possible que l'avenir n'y entende pas malice. L'innocence de cette feuille est si grande ! mais nous nous permettons de croire que le bien moral et matériel opéré dans le monde depuis 1800 ans par la Hiérarchie catholique et les ordres religieux, parle encore plus haut que toutes les éruditions d'une feuille qui s'imagine être à la tête du progrès parce qu'elle porte avec elle les livrées du protestantisme et du voltairianisme.

La rumeur publique veut que ce journal soit soudoyé par les clubs protestants, Anglais et Américains ;—nous ne savons pas jusqu'à quel point cette rumeur est fondée ; mais, sans nous prononcer pour ou contre, nous ferons observer que le valet a toujours été à la solde du maître dont il porte la livrée.

Le dernier numéro de la Gazette officielle publie la nomination de L. O. Letourneauux, Ec. Avocat, à la place de Greffier de la Cour de Circuit de St. Hyacinthe. M. Letourneauux est bien qualifié pour occuper cette place, et nous croyons que sa nomination, bien qu'elle ne soit peut-être du goût de quelques adversaires politiques de ce monsieur, sera cependant bien vue du public.

" de canon de Brateuil et autant de pierres que la Compagnie des West-Indes s'est réservé et qu'elle entretient. Ce fort était autrefois dans une île que fit la rivière. Maintenant il est en terre ferme du côté des héros, qu'on un peu au-dessus de la dite île. " " Secondement une colonie qu'y a envoyée ce Renselaers qui en est le patron. Cette colonie est composée d'environ cent personnes qui demeurent en 25 ou 30 maisons bâties le long de la Rivière, selon que chacun a trouvé sa commodité. Dans la principale maison est logé celui qui est de la part du Patron. Le ministre a la sienne à part dans laquelle se fait le préche. Il y a aussi comme un Baillif qu'ils appellent Sénéchal qui a soin de la justice. Toutes leurs maisons ne sont que de planches et sont couvertes de chaume. Il n'y a encore point de massonnerie si ce n'est les cheminées. " " La traite est libre à tout le monde, ce qui fait que les Sauvages ont toutes choses à grand marché. " " Cette habitation n'est pas éloignée de plus de 20 lieues des Agnichronons. (1) On y va par terre ou par eau. La Rivière sur laquelle sont les Trognons allant tomber en celle qui passe aux Hollandais ; mais il y a beaucoup de basses rapides, et un saut d'une petite demi lieue où il faut porter le canot. —1 Cont.

(1) C'est ce même peuple que le P. Jogues appelle ailleurs Magnoacs et Magnoas. Jean de Laet écrit Maghans. Les Anglais et les Américains en ont fait Mohawks et la rivière qui traverse leur pays après avoir été appelée Magogaa Kili (carte de Vanderdonck, 1655) a été appelée des Anglais le nom de Riv. des Mohawks.

BULLETIN.

Encore Cobden et les Colonies.—Opinion de la presse du Canada.—L'annexion — Comment elle est vue aux Etats-Unis—Election de Québec.—Résignations.—Nominations. etc.

Nos lecteurs connaissent déjà le plan de réforme Coloniale proposé par M. Cobden. On sait que son système consiste à abandonner aux Colonies tout le contrôle dont elles ont besoin pour se gouverner elles-mêmes. Mais il veut aussi qu'elles puissent se maintenir seules sans avoir besoin de la protection d'une Mère-Patrie ; qu'elles commercerent librement avec elle, et avec toutes les nations du monde ; qu'elles n'aient pas recours à l'Angleterre pour payer et tenir sur pied une armée inutile en leurs dépens. M. Cobden prétend que les colonies sont un fardeau pour la Grande-Bretagne : il prétend qu'elles ne lui rapportent aucun avantage, ni sous le rapport du commerce, ni sous le rapport politique ; qu'elles lui coûtent chaque année des millions de louis qui ne lui servent jamais remboursés. Il prétend qu'elles ne sont d'aucune utilité pour l'émigration, puisqu'il est reconnu que les émigrés de la Grande-Bretagne et des autres parties de l'Europe préfèrent s'établir aux Etats-Unis où ils trouvent plus de prospérité, et où ils reçoivent des gages beaucoup plus élevés.

La presse anglaise du Canada s'est emparée, comme nous l'avons déjà dit d'un discours fait dernièrement par ce monsieur, et l'a commenté de différentes manières. Quelques journaux prétendent que l'annexion est préférable à tout ce qu'on pourrait suggérer en fait de réforme coloniale. D'autres prétendent que le système de M. Cobden est excellent, mais que les colonies ne doivent pas être obligées de subvenir elles-mêmes aux frais de l'entretien des armées. La Gazette de Montréal disait l'autre jour en parlant du discours de M. Cobden :

" Nous concorderions entièrement avec M. Cobden et avec tous ceux qui veulent laisser aux colonies le soin de payer elles-mêmes leurs dépenses civiles, et prendre leurs officiers ou leur leur semblant. Nous différons cependant d'avec M. Cobden, en ce que nous ne voulons pas que chaque partie de l'Empire Britannique pourvoie elle-même à sa défense extérieure. "

" On réfère fréquemment aux dépenses qu'entraînent les colonies et particulièrement le Canada pour le maintien de leurs établissements civils et ecclésiastiques. Quant aux dépenses civiles, nous ne connaissons pas que l'Angleterre paie un seul schelling pour le Gouvernement Canadien, à moins qu'on ne veuille appeler ainsi les dépenses des affaires indiennes. Quant aux dépenses ecclésiastiques, le peuple Canadien n'a rien à faire avec elles. Certaines dénominations religieuses dans la colonie reçoivent un certain montant de la générosité du Gouvernement anglais—ce montant leur est payé sans l'intervention du Gouvernement Canadien. "

" Ainsi puisque le Canada paie actuellement toutes ses dépenses civiles, et n'a aucune objection à continuer de les payer, nous avons droit de demander à l'Angleterre un plein et entier contrôle sur ces dépenses. Nous demandons que la liste civile—les paiements sous les étiquettes A et B de l'Acte d'Union—soit mise à la disposition du Canada, et qu'il puisse y tailler et retrancher, suivant qu'il le jugera convenable ou nécessaire. Si cette demande est faite convenablement, l'Angleterre ne peut avoir d'objection à l'octroyer. Cela est non seulement raisonnable, mais nous le croyons nécessaire, et on ne saurait le refuser. Au lieu donc d'affaiblir la cause canadienne, en serrant les divisions et les dissensions nous devrions lui donner de la force, en montrant la plus parfaite unanimité. "

" Au lieu de crier que nous ne voulons rien autre chose que l'annexion, et que nous ne prendrions rien autre chose que l'annexion, que ceux qui favorisent ce projet se joignent à ceux qui l'opposent, en faisant ce qui dans l'opinion de tous devra être avantageux au pays. "

Ainsi parlait la Gazette, dans un numéro de la semaine dernière. Nos lecteurs auront peut-être quelque peine à reconnaître, dans ces sentiments si sages et si conciliants, l'esprit qui a présidé depuis un an à la rédaction de ce journal ; car la Gazette a été la cause principale des " divisions " et des dissensions qui ont éclaté avec tant de violence dans le mois d'avril dernier, et qui ont amené l'état de choses qui existe actuellement. Si nous faisons ces remarques, ce n'est assurément pas pour fâcher ou pour dénigrer la suggestion faite par la Gazette, bon de la ; nous serions heureux de voir les partis politiques se réunir pour travailler d'un commun accord au bien du pays. Quant à la suggestion de demander à l'Angleterre le contrôle sur notre liste civile, ce n'est pas le parti libéral qui s'opposera à toute démarche qui tendrait à faire obtenir une si importante réforme. Si le Gouvernement canadien ne possède pas aujourd'hui le pouvoir de changer et modifier à son gré la liste civile, la faute en peut être imputée au parti dont la Gazette a toujours été l'appui ; parti qui a sans cesse encouragé les abus, tant qu'ils lui ont été profitables, mais qui, du moment qu'il se voit exclu du pouvoir, voudrait les voir disparaître tous à la fois et comme par enchantement. On devrait pourtant savoir qu'il est beaucoup plus facile de créer des abus que de les réformer.

Un des principaux journaux de New-York le " New-York Herald ", qui de tout temps a semblé suivre de près la politique du Canada, contenait dans un de ses derniers numéros les faits et remarques qui suivent :

" Il y a, depuis quelques temps dans cette ville, un agent d'un des principaux journaux annexionnistes de Montréal qui a fait des efforts pour obtenir des souscriptions à ce papier-nouvelle, de manière à aider et favoriser le mou-

vement annexionniste, qui s'opère actuellement à Montréal et dans tout le Canada. Nous apprenons cependant que cet agent a rencontré quelque difficulté. "

" Nos marchands et les autres citoyens auxquels il s'est adressé pour obtenir des souscriptions ou de l'aide, ne sont nullement empressés de prêter assistance à ce projet aujourd'hui, en donnant pour raison que l'annexion du Canada, si on l'agitait actuellement aux Etats-Unis, aurait l'effet d'augmenter les mé-sintelligences qui existent à Washington et ailleurs, entre le Nord et le Sud au sujet de la question de l'esclavage. La froideur avec laquelle l'annexion canadienne a été reçue dans la métropole, a étonné plusieurs des chauds partisans des canadiens qui sont venus ici dernièrement. On ne rencontre plus dans les cercles cet enthousiasme qui accompagnait l'émotion ou la révolution de la frontière et de Navy Island. De fait, le peuple de la métropole, et on pourrait dire toute la population des Etats du Nord, désire rester tranquille, et attend en silence l'action du Gouvernement Britannique et des autorités canadiennes, avant que de renouer un doigt pour donner assistance à ce projet. "

" Des nouvelles récentes d'Angleterre, il est vrai, nous apprennent que le Gouvernement anglais a délibéré sur l'expédience de laisser le Canada se séparer de sa mère-patrie, s'il le désire. Si cette séparation avait lieu nous avons bien peur qu'il n'y eût autant de difficulté à effectuer l'annexion du Canada aux Etats Unis, durant la crise actuelle, qu'il y en a en avoir maintenant à opérer la séparation d'avec l'Angleterre. Lorsque le Canada viendra à faire partie de l'Union, il faudra ajouter au Sud une quantité égale de territoire, c'est-à-dire le Gula, et une autre partie du Mexique afin de conserver l'équilibre du pouvoir dans les congrès entre les Etats à esclaves et les Etats-libres. "

Cet article du New-York Herald aura droit de surprendre les annexionnistes, parce que ce journal s'est toujours montré jusqu'à aujourd'hui un des plus zélés à favoriser la séparation du Canada d'avec l'Angleterre. Le leur donne bien à entendre qu'ils n'auront pas aujourd'hui les sympathies du peuple américain en leur faveur ; que l'Union a déjà assez des dissensions intérieures qui la troubleront sans s'attirer encore la haine de l'Angleterre en lui aliénant l'affection de ses colonies. D'un autre côté les Canadien-Français domiciliés aux Etats-Unis ont adressé au Canada une espèce de manifeste dans lequel ils invitent les Canadiens à arborer au plutôt la bannière étoilée. Ce document est signé par plus de mille de nos compatriotes dispersés dans les différentes parties de l'état de New-York. Nous ignorons dans quel état ils se trouvent ; nous souhaitons qu'ils jouissent, comme ils le disent, du bonheur et de tout le bien être désirable. Mais ce fait nous donne à connaître de quel avantage serait pour le pays l'industrie et les bras de tant de milliers de Canadiens, si au lieu d'être répandus, sans force, sans liaison, dans les différentes parties de l'Amérique ils se réunissaient pour exploiter et utiliser les ressources de leur pays natal.

L'élection de Québec vient de prouver que le ministère n'est pas aussi impopulaire dans l'ancienne capitale qu'on voulait bien le faire croire. Malgré l'estime dont jouit M. Légaré comme citoyen et comme homme privé, malgré les votes des torys, des annexionnistes et de tous les mécontents, M. Chabot a été élu à une majorité écrasante. Cette victoire du nouveau commissaire en Chef des Travaux Publics est assurément une preuve que le ministère, malgré les efforts de tous ses adversaires réunis, possède encore cette confiance, cette estime publique, dont il a été entouré depuis son avènement au pouvoir. Dans l'espace de quinze jours, pas moins de trois élections, celle du Solliciteur Général McDonald, celle de M. Wilson de London, et celle de M. Chabot, ont prouvé que les excès auxquels s'est portée la faction tory, depuis les événements d'avril, au lieu d'affaiblir l'administration n'ont fait qu'ajouter à sa force, et à la confiance dont elle jouit dans toute l'étendue du pays.

Messieurs J. McGillivray, B. Wiffitt, G. Green, J. P. Barber, J. Hogie, A. L. Taylor, S. Walbridge, A. H. Vaughan, C. George, J. Pearson, T. Casson, V. Vincelle, A. Dufresne, tous habitants du comté de Rouville ont renvoyé les commissions qu'ils tenaient de la couronne soit comme magistrats ou comme officiers de Milice. Le Pilot fait remarquer que c'est ainsi qu'il devrait agir tous ceux qui ne veulent pas être fidèles à l'engagement qu'ils ont pris en acceptant ces commissions. Mieux vaut se conduire ainsi qu'attendre une destitution, et vouloir se faire passer ensuite pour des martyrs, des victimes de la tyrannie du Gouvernement.

(COLLABORATION.)

Nouvelles d'Europe.



PAR LE STEAMER NIAGARA.

Le steamer Niagara est arrivé jeudi matin à Halifax, apportant des nouvelles de Liverpool jusqu'au 12 courant.

Ces nouvelles ne sont pas d'une grande importance.

Le parlement anglais s'assemblera pour la décade des affaires le 1er février prochain.

En France, le gouvernement a publié plusieurs proclamations contre les clubs et les associations politiques. Le National annonce que 25,000 hommes de l'armée employée à réinstaller le Pape sur son trône, continueront à demeurer à Rome.

Un nouveau journal, Napoléon, qu'on dit être l'organe de Président de la République, vient de faire son apparition à Paris.

CORRESPONDANCE.

Nous sommes heureux de pouvoir aujourd'hui encore, présenter à nos lecteurs une " Correspondance Lyonnaise " qui, comme toutes celles qui l'ont précédée, est une revue pleine d'intérêt des événements européens, et de l'état intime de la France, en particulier. Quoique notre estimable correspondant semble faire ses adieux à notre feuille, nous nous flattons néanmoins qu'il ne discontinuera pas sa collaboration si appréciée en Canada. Déjà nous l'avons pressé de descendre à nos désirs et à ceux de nos lecteurs, et nous n'avons aucun doute qu'après la réception de nos lettres, il ne reprenne son œuvre d'autant plus belle qu'elle est plus désintéressée.

Lyons le 24 décembre 1849.

Monsieur le Rédacteur,

Pour une des plus froides journées de la fin de novembre j'étais assis devant un bon feu réfléchissant à l'instabilité des choses humaines, quand le facteur entra. Il me remit un No des Melanges et une lettre dont la vue me fit involontairement tressaillir. J'avais reconnu l'écriture de mon frère bien aimé ; j'ouvris cette lettre, et à peine en avais-je lu quelques lignes que je tombai absorbé par une grande tristesse. Ce qu'il m'annonçait, vous le savez, Monsieur, car à l'heure qu'il est, vous lui avez sans doute fait vos adieux. Plus heureux que moi, vous lui avez, du moins, serré la main avec effusion, lui souhaitant bon voyage et fructueuse moisson dans les parages lointains où son cœur le conduit. J'étais heureux de le savoir en Canada qui lui rappelait tant notre beau pays de France ; et puis nos rapports étaient fréquents, tant était facile et accueillie la voie de communication ! Désormais il n'y aura plus rien de semblable, et ce silence et cet éloignement si grand seront bien douloureux pour nos cœurs affectueux. Ce sera donc dans la religion seule que je trouverai le courage qui m'est si nécessaire, et au pied de la croix que j'apprendrai la résignation.... Je n'ai pas voulu, Monsieur, quitter votre estimable journal sans lui adresser au moins un dernier adieu, ainsi qu'à tous ceux qui ont en la bonté de lire mes correspondances, malgré le peu d'intérêt qu'elles avaient, c'est pour cela que je prends la liberté de vous adresser ces lignes, ignorant, il est vrai, si elles vous seront agréables ou inopportunes....

Et d'abord, Monsieur, il n'y a point de nouvelles saillantes dans notre France ; toujours le même calme apparent, toujours la même inertie de la part des hommes modérés, toujours la même fureur furibonde de la part de nos rouges. A eux l'activité, les intrigues, les conspirations dans l'ombre ; aux modérés l'insouciance, la fausse sécurité et les moyens finsuances. On dirait vraiment que nous n'avons rien à redouter si on en juge par la conduite de nos gouvernants ; et pourtant que d'orages à l'horizon ! Notre majorité législative semble prendre à tâche de ne rien faire de bien, beaucoup de bavardages, de belles paroles, de ridicules parades et so vent d'affaires tempêtes, sur la montagne si grandement illustrée par nos fameux rouges ! A de longs intervalles quelque auteur célèbre monte à la tribune, mais cela est si rare qu'on doute si nous possédons encore des hommes de mérite. Notre ministère d'action, si exalté par le message du président ne fait rien autre que de se reposer sur ses lauriers à conquérir. Le temps est au scandale. Les libéralités radicales et cupides réimpriment un rabais les livres les plus infâmes, condamnés naguère par la justice ; ces livres sont multipliés entre les mains de la jeunesse et du peuple ; il se fait une triple propagande contre la religion, la morale et la société. Une nation peut-elle résister longtemps à cette action dissolvante, si le pouvoir n'intervient pas énergiquement. En vain les hommes d'ordre se cotiseraient pour fonder des propagandes anti-socialistes, en vain les bons livres seront répandus de toutes parts, en vain des cabinets spéciaux seront ouverts gratis pour les ouvriers ; ces cabinets de lecture, ces livres, ces brochures et ces journaux ne seront que des remèdes illusoire on ne s'en servira pas.

Ce serait donc à notre gouvernement à prendre l'initiative de toutes les mesures efficaces, à laisser intervenir d'avantage le clergé si éclairé de nos jours, et à réprimer énergiquement s'il le faut. Certes, il serait bien temps de faire quelque chose pour notre pauvre société si profondément ébranlée. Dieu nous accablé en vain, tantôt par des menaces, tantôt par des épreuves ; en vain dans le passé il a multiplié ses coups inattendus et terribles ; en vain pour un avenir prochain les ongles s'amoncellent à l'horizon ; parce que quelques heures de sécurité ont lui pour nous, nous passons insoucieux et passibles ; nous dédaignons le danger qui n'est plus le danger qui ne nous presse pas encore, nous nous rions de la vague qui monte prête à nous engloutir, du nuage qui porte la foudre prête à nous frapper, des hautes qui s'amoncellent dans certaines régions de la société pour éclater un jour avec une horrible explosion ; nous nous amusons à des spectacles impurs, nous recherchons les excitations des sens et de l'impudicité, nous faisons revivre la Grèce payenne dans son enlèvement et la forme de ses nudités, et nous oublions que chez elle les mêmes fronts qui se paraient de fleurs pour les plaisirs, se couronnaient aussi de fleurs pour les sacrifices. Pareils, et moins insensés encore, devaient être avant le danger suprême les habitants d'Hérennium ; pareils dans leur quiétude ou leur délire. Parce que la lave ne faisait entendre que de sourds et lointains mugissements, ils dédaignaient, et rient ; ils se pressaient à toutes les fêtes ; ils s'enivraient de toutes les voluptés ; ils couvraient les murs de

leurs maisons de ses images lascives que la lave a reconverte, et le flot de cendres et de feu les surprenait avertis et tranquilles au sein de ces délices qu'ils n'avaient pas su fuir, et qui leur donnait la mort.

Où ! qu'ils étaient naguère animés de bien d'autres pensées les adorateurs des tristes spectacles offerts aujourd'hui à nos regards ! Sous la pression de l'éminente investie du droit de cité et triomphante nous les avons vus, à une époque encore rapprochée de nous, embrasser tout tremblant les autels de la prière, lever au ciel des regards éplorés, et demander pardon pour le passé, grâce pour le présent, mais sans songer, hélas ! à l'avenir... Le calvaire a reparu et les alarmes ont été oubliées et ils ont relevé leur tête un moment abattue, et ils ont retrouvé assez d'énergie pour se reprendre de bel amour pour leurs plaisirs passés, et assez de courage pour braver Dieu entre deux dangers et deux défilances, entre les lâchetés de la veille et les lâchetés du lendemain. Que vous en semble, Monsieur, de nous Français, qui avons le surnom de peuple le plus spirituel et le plus sensé de l'univers ! Vraiment, ou c'est un gros mensonge, ou les pères étaient bien différents de nous... Si comme j'en suis persuadé, nous avons tant dégénéré, à qui le devons nous si ce n'est à nos universités qui fagonnent nos enfants à leurs images. Ces pauvres enfants que nous leur livrons candides et fortement religieux nous sont rendus impurs, immoraux et souvent athées.

Voilà, Monsieur, les bienfaits de notre éducation moderne, les progrès de notre siècle de lumières ! Et des hommes sensés, des penseurs s'étonnent ensuite que notre société actuelle n'ait plus, ou presque plus de ces intelligences d'élite qui firent toujours les gloires les plus pures de la France. Qui forme les grands hommes si ce ne sont les grandes vertus, et qui fait les grandes vertus si ce n'est une foi ferme et vive, une religion ardente et bien entendue ! Ce qui domine dans notre siècle, ce n'est pas le principe religieux, mais bien la *raison* ; l'égoïsme, la cupidité viennent compléter tout ce que ce radicalisme en matière de religion comporte de maux avec lui. Étonnez-vous donc maintenant de nos malheurs, de nos révolutions et de nos tragiques événements ! O turpitude et mesquinerie des hommes ! où trouvera-t-on une main assez forte pour nous tirer du loubard dans lequel nous sommes enfoncés ?

Londres est à Lyon, ceci est certain. Plus de soleil ; de l'obscurité, du brouillard, de la fumée, de la pluie et de la boue ; à trois heures, la nuit et il faut allumer les lampes. Voilà Lyon depuis quelques jours. Triste harmonie entre le ciel et la terre, entre l'atmosphère physique et l'atmosphère morale et politique ! Nous marchons dans l'obscurité, vers l'éternité, les pieds dans la boue. Si ton moi, comme force humaine ne peut nous sauver, si Dieu n'y met la main nous sommes perdus, mais si ce bon père si miséricordieux nous tend une main secourable, nous nous relèverons. meurtis il est vrai de notre chute, mais peu mis rablés de notre abaissement. Priez donc avec courage, et espérons malgré que les événements seraient tous contre nous, car vous savez notre antique devise : Dieu protège la France ! Et puis aussi, un de nos plus pieux rois n'a-t-il pas placé son beau royaume sous la protection de la divine Marie.

Vous avez sans doute appris que les diables sont les événements politiques du jour. Au lieu de s'occuper des affaires du pays notre représentation nationale n'est occupée que de questions de détail. Je ne crois pourtant pas que nous ayons envoyé des mandataires simplement pour empêcher leurs 25 francs et discuter sur le duel et au besoin donner eux-mêmes l'exemple, comme cela est arrivé déjà assez souvent. Nous voilà donc revenus aux beaux jours du pré aux clères, sous Charles IX. Les représentants qui font la loi et qui doivent donner bon exemple, donnent celui de sa violation et de l'appât à une force homicide. C'est le signal de la guerre civile. Ce n'était pas assez que la confiance détruite, la ruine de nos finances, les émeutes sans cesse renaissantes, le sang versé dans les rues de la capitale et dans les provinces, il fallait encore le duel. Quel triste spectacle nous donnons au monde ! Les hommes les plus graves descendent dans l'arène. La colère et la vengeance, ces passions hideuses emportent les meilleurs esprits. Au train dont on va, je ne desespère pas que pour être représentant du peuple il faudra produire un diplôme de maître d'armes, les injures, les soufflets, les coups de poings ne suffisent plus, il faut du sang, il faut la vie d'un homme ! Voilà donc ce que les révolutions ont fait du peuple le plus élégant de la terre ! En attendant que cette pluie qu'on avait tant eu de peine à faire disparaître de nos coutumes, envahisse de nouveau toutes les classes de la société, en attendant que nos magistrats se réveillent de leur léthargie pour appliquer énergiquement les lois inscrites dans nos codes, les socialistes continuent à nous prédire, pour l'an de grâce 1850, les plus agréables douceurs de leur façon. Le révolutionnaire Badois Struve nous a annoncé, en parlant pour l'Amérique, que lui et les siens ne tarderaient pas à revenir pour faire couler en Europe des torrents de sang. Et le cher papa Proudhon nous promet de nous faire votre compte *compensés sur la place de la révolution au soleil de la liberté*... Un socialiste allemand, rouge de bonne espèce, vient de publier à Londres un estimable journal qui contient les agréables gentillesses suivantes : "Il est possible que la grande révolution dont l'Europe approche coûte deux millions de vies. Mais l'existence de deux millions de misérables peut-elle être prise en considération lorsqu'il s'agit de neuf cents millions d'hommes ? Non, le temps doit venir où le peuple s'occupe de faux serments de con-

science, où il portera le glaive exterminateur partout où se cacheront ses ennemis mortels, et où il célébrera la fête de la vengeance sur des montagnes de cadavres." Il débite sur ce ton là deux grandes colonnes, puis termine en s'écriant : vive la liberté, l'égalité et la fraternité !!! Je les crois capables d'agir comme ils le disent ; tenons-nous pour avertis et si nous en sommes victimes ne nous en prenons qu'à nous mêmes.

Il vient de se passer au lycée de Toulon un fait d'ou l'on peut tirer un grand enseignement pour le salut de la société.

Vingt religieux se sont établis au milieu des galériens, les ont attirés à eux, se sont fait écouter à eux d'abord avec étonnement puis avec admiration, et bientôt avec amour. Par leur influence, les visages les plus durs prennent une expression de douceur et de paix, les saints catéchismes remplacent les imprécations et les blasphèmes et les esprits les plus insubordonnés se pient pleins de confiance aux rigueurs de la discipline. L'immense majorité de cette population gangrenée subit cet enchaînement divin et plusieurs de ces criminels repentants s'élèvent jusqu'à la hauteur des plus héroïques vertus. Ceci est publié, incontestable, et les gardiens des galères peuvent juger des fruits de cette belle mission, en sentant l'allégement qu'elle a apporté à leurs pénibles fonctions. On ne se permettra sans doute pas de blâmer cette admirable entreprise, on n'osera pas s'élever contre l'envoi des bagnes par les congrégations religieuses. On révoquerait en soi le bon sens de la nation toute entière, on craindrait aussi de rehausser par des indignes réclamations la subtilité du sacrifice des nouveaux Vincents-de-Paul. On ne demanderait pas mieux que de jeter la voile de l'oubli sur un acte qui ne prête à aucune mauvaise interprétation. On ferait volontiers la part du feu ; on accorderait les galères aux Jésuites pourvu que leur zèle restât circonscrit dans les étroites limites que les lois ne peuvent franchir ! Des missions et des missionnaires ! Quelle impopularité ne s'est-on pas efforcé de jeter sur ces mots depuis plus de trente ans ! Quelles entraves n'ont pas été suscitées ! Quelle mauvaise volonté le gouvernement n'y a-t-il pas mise ! D'autres missionnaires, est vrai, se sont emparés du pauvre peuple, il lui ont appris, eux, à mépriser Dieu et les Jésuites ; et puis ils lui ont dit bien haut que l'insurrection est le plus sacré des devoirs ! On voulait bien de l'Eglise et des prêtres, mais à condition expresse qu'ils se renfermeraient dans le sanctuaire et la sacristie.

Depuis la révolution de février, l'Eglise, il est vrai, a fait un pas, mais ce d'encre est encore empêché sans libre extension ! Que de préparés s'opposent encore au seul remède qui peut sauver la société mourante ! L'exemple du bague de Toulon est la voie à suivre : les plus incrédules de son efférence. On trouve-t-on un terrain plus aride que celui qu'on choisit pour y planter la semence de salut les congrégations de Saint Ignace ? S'ils ont été couronnés par des succès farouches ; s'ils les ont rendus obéissants, humbles et repentants, que ne feraient-ils pas au milieu d'une société encore si profondément religieuse que la nôtre !

Il n'est pas un cœur Français si perverti qu'il soit qui n'ait encore quelques germes de cette générosité qui a fait si longtemps la gloire de notre nation. Qu'on laisse les vrais apôtres libres de combattre par tous les moyens pacifiques les flux profanes qui séduisent la multitude, et ce sera bientôt les reconnaître et les suivre. Le dévouement sincère ne peut se féindre.

Les conseils provinciaux de France se tiennent au milieu du calme et du respect le plus grand. celui de Rhodons est terminé ainsi que celui de Rennes ; celui d'Avignon s'est ouvert le 8 décembre ; le bruit des cloches des églises de la ville, l'empressement de la foule, l'attitude des étrangers avant donné à l'antique cité papale un air de fête inaccoutumée. On ne suit toujours pas quand celui de Lyon tiendra sa session. M. de Cahors est mort il y a quelques jours dans sa 80e année ; c'était une de ces natures d'élite dont la vie quoiqu'elle soit longue est très courte. Il était frère du fameux général tué sous l'Empire à la bataille d'Eylau, et oncle du ministre de la guerre actuel.

Tandis que je croyais avoir dit un définitif adieu au choléra, il faisait son entrée à Lyon. Jus qu'à ce jour il ne s'est à peu près arrêté qu'aux militaires de la garnison ; mais cet un rade visiteur dont il faut se défier. Le nombre des cas depuis son apparition (fin novembre) ne s'élève qu'à 106 et celui des décès 94. Dieu veuille que le nombre des victimes ne s'augmente pas. Il a fait son apparition à Trévoux petite ville à 6 lieues Nord de Lyon ; mais la ville qui en est actuellement la plus maltraitée est Gray (haute saône) ! Pour une population n'excédant pas 8000 ans on a compté jusqu'à 20 décès par jour. Voilà tout le bulletin que je sache sur son compte ; espérons que nous nous en tiendrons là.

Les journaux anglais et même certains français vous auront porté la nouvelle d'un prétendu Charivari donné à M. De Falloux ; n'en croyez rien, c'est encore une invention comme tant d'autres.

Monsieur Demers Evêque de l'Orégon est arrivé hier à Lyon. Il se rend auprès du St. Père et dans six semaines, il sera de nouveau dans nos murs.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire sur notre patrie ; passons maintenant en revue ce qu'il y a à Pétranger.

Depuis quelques jours toutes les nouvelles et correspondances qui nous arrivent de Rome s'accroissent à dire que la rentrée du Pape est définitivement résolue pour le courant de janvier. On nous a déjà tant de fois annoncé ce retour que, pour mon compte, je n'y ajoute pas encore bien foi. Le général Baragnoy d'Hel-

liers nouveau commandant des troupes françaises à Rome, s'est rendu auprès de sa sainteté ; on pensait généralement qu'il allait chercher le Pape, mais il est resté seul. Le champ des conjectures, ouvert par la fatale incertitude qui règne dans tous les actes du pouvoir, semble s'agrandir chaque jour d'avantage. Les versions les plus opposées qu'elles soient obtennent grand crédit. En attendant, notre armée continue à être admirable de discipline et de bon esprit. C'est toujours une consolation pour nous... Les radicaux suisses enivrés de leurs récents triomphes commencent à mettre à exécution leurs plans d'organisation religieuse. Rien ne peut égaler l'impression de leurs prétentions tyranniques. Les ordonnances se rendent avec une rapidité qui montre que les institutions catholiques sont là, comme partout, le rempart contre lequel sont brayés, en premier lieu, les canons des niveleurs. Ce sont des vexations, des arrêtés les plus absurdes et les plus iniques. Ils ont profité de l'expérience de la révolution française et de toutes les persécutions violentes que l'Eglise a souffertes dans le monde ; ils ont remarqué que le sang des martyrs était une semence de nouveaux chrétiens et ils ont résolu de ne point faire de martyrs. Ils en ont fait pourtant et ils en font malgré eux ; car l'archevêque une fois lancé ne se ralentit pas à la voix de ses chefs. Pauvre Suisse, qui formait il y a peu de temps encore, comme une paisible oasis au milieu de l'Europe agitée, est maintenant devenu le repaire de tous les brigands et vagabonds chassés de leur pays ; l'école des révolutionnaires, le foyer de l'agitation !

L'Angleterre honde l'Elysée en ce moment parce que nous n'avons pas voulu suivre servilement ses manœuvres à Constantinople et que nous l'avons laissée en route, quand elle a franchi le Détroit des Dardanelles. L'Angleterre prétend maintenant jouer le rôle de protectrice auprès du St. Siège, après avoir officiellement fermé, par la mission de lord Minto, en 1847, les conscriptions de la démocratie italienne contre le glorieux et saint Pie IX. Infâme politique, que la sirène, qui tente aux pieds tous les droits et tous les intérêts, afin de vendre quelques balles de coton de plus ! Il faut autant se défer de l'amitié que de la haine des hommes d'état anglais... A part cela, Monsieur, tout est calme et sans intérêt ; on reprend haleine après les laborieuses fatigues ; puisse la trêve être de longue durée. Ma tâche est accomplie ! En me mettant à l'œuvre, au mois de septembre, je ne pensais pas qu'elle serait de si courte durée, mais puisque ce que j'avais de plus cher au Canada s'est enfui, puis qu'aucun lien personnel ne m'y attache, je rentre dans la vie privée que je n'aurais pas dû quitter. Du reste, de quel intérêt peuvent être quelques lignes écrites par un homme totalement étranger à la politique et à la littérature ? J'ai fait entendre ma voix à cette belle contrée dans autretfois la France était si fière ; j'en suis heureux. Puis-je mon souvenir être quelquefois présent à la pensée de ceux qui ont accordé une si généreuse hospitalité à un frère qui a quitté famille et patrie pour ces lointains climats. Cet espoir sera ma joie tout le cours de ma vie... Adieu donc, habitants paisibles et religieux ; adieu beau pays, terre fertile. Paissez-vous toujours être fidèles à votre Dieu et à votre conscience... M. L. M. CASAS.

Tenure Seigneuriale.

Sur délégués nommés pour prendre en considération les moyens de réformer et d'abolir la tenure seigneuriale.

Messieurs.—Je vous invite à vous réunir de nouveau, MARDI, le 12 de février prochain, dans les Salles de l'Institut-Canadien, rue St-Paul, No. 104 1/2, pour prendre en considération le rapport de votre comité.

Ce rapport a été publié dans presque tous les journaux du district de Montréal. En obéissance à une de vos résolutions, le comité a préparé un projet de loi déclaratoire, comme étant le seul moyen de mettre fin aux plaintes nombreuses (surtout dans le district de Montréal) contre les nouvelles rentes.

Je vous engage à étudier ce projet de loi et à vous assurer, si le convient aux constances de votre localité, vous trouverez aussi dans le même rapport divers projets de communication, que je recommande à votre attention particulière. Il est de votre intérêt et votre mission vous y oblige, d'étudier ces projets, de les communiquer (si déjà vous vous ne l'avez fait) aux consistaires de vos paroisses respectives, afin d'être en état de donner à cette assemblée l'opinion de vos constituants sur ces divers projets ; car celui de ces projets qui rencontre votre approbation sera celui que vos représentants adopteront. Je prendrai la liberté de rappeler aux délégués du district de Québec, l'engagement qu'ils ont pris à la convention de lire prononcer leur district sur cette grande question. Et je me permettrai de leur suggérer de convoquer immédiatement une assemblée de leur district sur le même plan que la convention tenue à Montréal le 9 octobre dernier, et de se prononcer d'abord sur le projet de loi déclaratoire, et ensuite d'adopter le plan de communication qu'il leur paraîtra le plus convenable.

En relevant à la Minerve du 26, et à l'Avenir du 20 novembre dernier, au Herald du 28, et à l'Ontario de décembre, et au Pilot du 11 décembre dernier, vous trouverez ces divers projets. Il est de nécessité urgente que tous les délégués soient à leur poste, car cette assemblée devra adopter un de ces projets et en recommander la session pendant la prochaine session. J'ai l'honneur d'être, votre obéissant serviteur,

PIERRE DAVIGNON.

Le Parlement est de nouveau prorogé jusqu'au 27 février prochain, mais non pour la dépêche des affaires.

M. Prudent Beaudry, marchand de cette ville, est parti ce matin pour la Californie.

LECTION DE QUEBEC.—A cinq heures hier soir M. Chabot avait, suivant le rapport du Télégraphe, une majorité de 669 voix sur son adversaire ; il a été en conséquence proclamé élu. L'officier Rapporteur, (le Sheriff Sewall) avait dès samedi assemblé 500 constables spéciaux, et avait fait placer des affiches défendant à tout individu de porter des armes ou des bâtons. Aussi tout paraît s'être passé dans le plus grand ordre.

P. S. Une note télégraphique adressée, ce matin, à notre Bureau, nous informe que M. Chabot l'a emporté et sur les Tories et sur les annexionnistes à une majorité de 800 voix.

On a bien voulu nous communiquer une lettre datée de St. R., le 19 courant, dont l'auteur autorise à publier, sur sa responsabilité personnelle, les détails qui suivent. C'est au promoteur de la tempérance M. l'abbé Chini-que qu'il s'adresse.

Cher Monsieur.—Après les discours sur la tempérance que vous nous donniez, à St. R.... en mars dernier, nous avions résolu, dans l'intérêt de l'ordre social et du bonheur des habitants de cette paroisse, de n'accorder aucune licence d'auberge, afin d'extirper complètement les derniers germes de l'ivrognerie parmi nous. Personne n'obtient de licence : cependant, malgré la vigilance et les soins des principaux citoyens, il existait encore une de ces maisons où, à la faveur des ténébreux, on vendait et débitait des liqueurs fortes. Le 27 décembre dernier, Mme. E. Downey, suivant son habitude, descendit à sa cave pour quérir du Whiskey, pour une pratique. Mais, ce jour, devant se faire la dernière vente de liqueurs fortes, dans cette maison.—La divine providence l'avait ainsi réglé.—Mme. après avoir été renipé son vase le Whiskey, n'eut pas le bonheur de mettre une chevalle, tenant lieu de char à bancs sur un baril qui renfermait la liqueur ; de manière que le whiskey coula avec abondance aux pieds de cette femme.

Mme. Downey avait en main une chaudière qu'elle déposait sur terre pour servir de support à ses mains. Cette chaudière mit le feu au whiskey, et Mme, au lieu de s'éloigner du lieu de danger, s'occupait à replacer cette chevalle ; elle brûla presque vive sur la place publique heures après, elle n'existait plus... Aux cris de Mme. D., sa fille M. D. accourut, pour porter du secours à sa mère : les flammes la devorèrent pareillement, sans qu'elle eût l'idée de s'échapper du danger. Lorsque les souffrances leur dictèrent à toutes deux de s'éloigner, il n'était plus temps. Les deux infortunées devaient donc périr par ce funeste accident. Mlle. D. ne survécut quelques jours à sa mère que pour éprouver plus de souffrances. Elle mourut le 16 du courant, 6 h. P. M. après avoir perdu la raison ; elle résistait sur un lit qu'elle avait même le cœur brûlé. Il est impossible de décrire les souffrances qu'éprouva cette infortunée fille. Son corps, bien que vivant, présentait l'aspect d'un cadavre.

Maintenant, Monsieur, si vous passez à St. R. et que vous demandassiez ce que sont devenus les propriétaires d'une belle maison en pierre, située à quelque distance du village, on vous répondrait : ils ne sont plus... ils ont travaillé la nuit la plus tragique en s'en tenant à débaucher des liqueurs fortes !.....

Après ces détails si déplorables, nous nous abstiendrons de commentaires si l'en est pas besoin.—Que l'on lise ! et que l'on réfléchisse !.....

John Scott, Sec. M. P. P. vient d'être élu Maire de la ville de Bytown.

L'Ouvrier, journal tory imprimé à Bytown a aussi cessé de paraître.

A. Brockville, M. Peden a été Maire en opposition à J. Gowan, le Chef Orangiste.

Décedé hier, à 5h. A. M. à l'hospice des Prêtres infirmes de Montréal, Monsieur François Marie Lamarre, ancien curé. Monsieur Lamarre était né le 15 décembre, 1796. Il avait été orfonné prêtre le 18 septembre, 1830, puis nommé au Vicariat de Longueuil. Il fut successivement curé de St. Casaire et de Ste. Anne de l'Isle de Montréal. Attaqué de paralysie, dans cette dernière cure, le 8 décembre, 1847, M. Lamarre s'était retiré à l'hospice de St. Joseph de cette ville, au mois d'août 1848. C'est là qu'il a enfin succombé à de bien longues souffrances.—Il appartenait à la société des trois messes et à la Caisse Ecclésiastique de St. Jacques.

Nouvelles et Faits Diverses.

BERTHIER ET ST. CUTHBERT.—Il y a eu le 22 courant une assemblée à Berthier, sous la présidence de D. M. Armstrong, Sec. membre de ce Comté, dans le vue d'aviser aux moyens à adopter afin d'améliorer les voies de communication entre Berthier et St. Cuthbert, et de profiter de l'Acte de la dernière session ch. 36, qui permet la formation de Compagnies pour l'amélioration de chemins." Après quelques résolutions préliminaires sur l'importance de l'entreprise, on nomma un comité de 20 personnes chargées de s'enquérir du lieu où devrait être fait le dit chemin, de la manière qu'il devra être fait, du coût probable de l'entreprise, quel montant probable pourrait être prélevé par action de £5, quels devraient être les termes des versements de ces actions, pour du tout faire rapport le 6 février prochain.

Le comité se compose des citoyens les plus influents de l'endroit, et nous ne doutons pas que l'entreprise ne réussisse, au grand avantage de cette florissante localité. Il serait à

désirer que les citoyens de Berthier trouvasse des imitateurs dans plusieurs autres parties du pays.

NOUVELLES MUNICIPALES SCHOLAIRES.— Nous voyons par la dernière Gazette Officielle, que le village de St. Janvier, comté de Terrebonne, est érigé en municipalité scolaire séparée de la municipalité actuelle.

L'arrondissement N° 4 de St. Jérôme comprenant la côte St. Antoine, la Côte Ste. Marie et le bas de la Rivière du Nord, est aussi érigé en une municipalité séparée.

La municipalité de St. Joseph de la Beauce comté de Dorchester, est aussi divisée en deux municipalités.

L'Etablissement connu sous le nom de Mills isles comté de Terrebonne, forme aussi une municipalité séparée, ainsi que cette partie de Ste. Thérèse de Blainville, appelée "Côte de la Rivière Cachée". La partie appelée la Côte Blainville et celle appelée le Haut de Ste. Thérèse sont pareillement érigées en municipalités scolaires ; ainsi les parties appelées le Sud et le bas de Ste. Thérèse de Blainville.

L'arrondissement N° 2 de St. Janvier ; le Township de Chester, municipalité d'Actahaska, le Township de Magog, comté de Stanstead, le Village de Cap-Rouge, dans les comtés de Québec et de Portneuf, et la nouvelle paroisse de St. Placide, comté des deux Montagnes, sont aussi érigés en municipalités séparées, pour les fins de l'éducation.

COMTE DE HUNTINGTON.—L'assemblée annexionniste convoquée dans ce comté a eu lieu hier ; le Herald dit qu'il y avait à peu près 800 personnes ; d'autres disent qu'il n'y en avait pas 400. Plusieurs jeunes gens de Montréal se sont adressés à l'Assemblée. M. J. J. Papineau n'ayant pu se rendre à l'invitation des annexionnistes avait envoyé une lettre d'excuse. M. Jacob Dewitt, M. P. P. y parla quelque temps. L'ordre paraît avoir régné pendant toute l'assemblée.

ASSOCIATION DE LA REFORME.—Lundi, le 31 courant une assemblée a eu lieu à Bytown dans le but d'organiser une association de la réforme. M. Thos. McGoey, a été nommé Président de l'Association ; M. J. J. Boonney, Sec. Ach. M. Geo. de Boucherville, Sec. Corresp. et Chs. D. De Ceiles, Trésorier.

MORTS PREMATURES.—Le nouveau journal, Constitué dont nous avons annoncé la naissance dans notre dernier No. a déjà cessé de paraître.

BOUFFONNERIE ANNEXIONNISTE.—Le 19 courant, dans la chaleureuse discussion qui eut lieu dans le congrès au sujet de la nomination de Portier, un individu des gâneries s'agit tout-à-coup au milieu de l'assistance réservée aux membres et aux officiers de la chambre, et se mit à parler en gesticulant comme un forcené ; les galeries applaudirent ! il s'agit de plus en plus et qu'il en vint à parler de l'Union, après avoir repassé rapidement toutes les questions politiques du jour, il s'écria de toute la force de ses poumons : "Je veux que le Canada soit annexé, que la Reine Victoria soit mise à Las, et que toute la création fasse partie de l'Union !" Ses rires, et les applaudissements furent alors, si étourdissants que, M. Holmes, un des membres, fut contraint de prendre notre homme par le bras, et de le mettre poliment à la porte.

M. Countes a été réélu à l'honneur de Maire de la ville de Kingston.

A Toronto, G. Burnett, Esq., a aussi été réélu à une majorité de 11 voix contre 7, M. Duggan, ci-devant membre pour une des divisions de Ridings d'York était son concurrent.

JUGES DU HAUT-CANADA.—Les juges des deux cours Suprêmes du Haut-Canada siègent maintenant dans l'ordre suivant :

Cour du Banc de la Reine.  
Le Juge en chef Robinson,  
L'hon. Wm. Draper,  
L'hon. Robert E. Burns.  
Cour des Plaids Communs  
Le Juge en chef Macaulay,  
L'hon. Arch. McLean,  
L'hon. R. B. Sullivan.

NAISSANCES.

En cette ville, le 23, la Dame de John Leeming, écrivain, a mis au monde un fils.  
A St. Polycarpe, le 21, du courant, la Dame de M. Charles Arnoldi, a mis au monde une fille.

MARIAGES.

A Montréal, ce matin, par Messire Plamondon, Chapelain de la Cathédrale, M. Jean Bilet, Typographe, a Demoiselle Euphrasie Barsolo de Montréal.  
Au même lieu, à la même heure, par Messire Plamondon, Chap. M. A. Dubreuil, a Demoiselle Thérèse Barsolo, 2de fille de M. Barsolo de Montréal.  
A Québec, le 22, par Messire Charest, curé de St. Roch, Joseph-Magloire Hudon Beauharnais, écrivain, a Delle, Julie-Eulie Morissette, tous deux de Québec.  
—Au même lieu, le même jour, par le même, M. Jérôme Légaré, boulangier, de St. Henry, a Delle, Sophie Portugais.  
A Québec, le 22, par l'essire C. F. Casrau, secrétaire de l'archevêque, M. Gorge Belleau, a Delle, Olympie Hélocne, quatrième fille de M. Joseph Pincune, tous deux de cette ville.  
A Québec, le 23, par Messire Stata, M. André Laporte, inspecteur et messire de bois, a Delle, Marguerite-Caroline Chevalier, tous deux de cette ville.

DÉCES.

En cette ville, le 24, Dame Catherine McCulloch, épouse de M. Michel Moreau, âgée de 36 ans.  
A St. Polycarpe, le 18 du courant, M. Angus McDonald, âgé de 37 ans, universellement regretté.

